

L'ECHO DES CAVERNES Année 1969 N°18

Chers amis,

Dans ce numéro 18 de l'Echo, nous avons pensé publier, après notre habituel bilan d'activité annuelle, une étude complète sur les vingt cavités explorées par nous, dans la vallée de la Semine. Mais d'autres sujets d'actualité nous contraignent à n'en diffuser que la première partie.

C'est la meilleure preuve que l'activité du Club suffit plus qu'abondamment à fournir à notre bulletin une abondante copie. Il y a toutes les raisons pour que suivant la formule magique exprimant tout en exploration : " Ca continue ".

Quand cet Echo sera en cours de distribution, le Spéléo-Club sera très près de sa vingtième année d'existence légale, puisqu'il a été officiellement constitué le 29 janvier 1949. Cela valait la peine d'être signalé, et c'est pourquoi nous avons intitulé notre premier article " Vingt ans sous terre ".

Bonne lecture, et cordiales amitiés des spéléos.

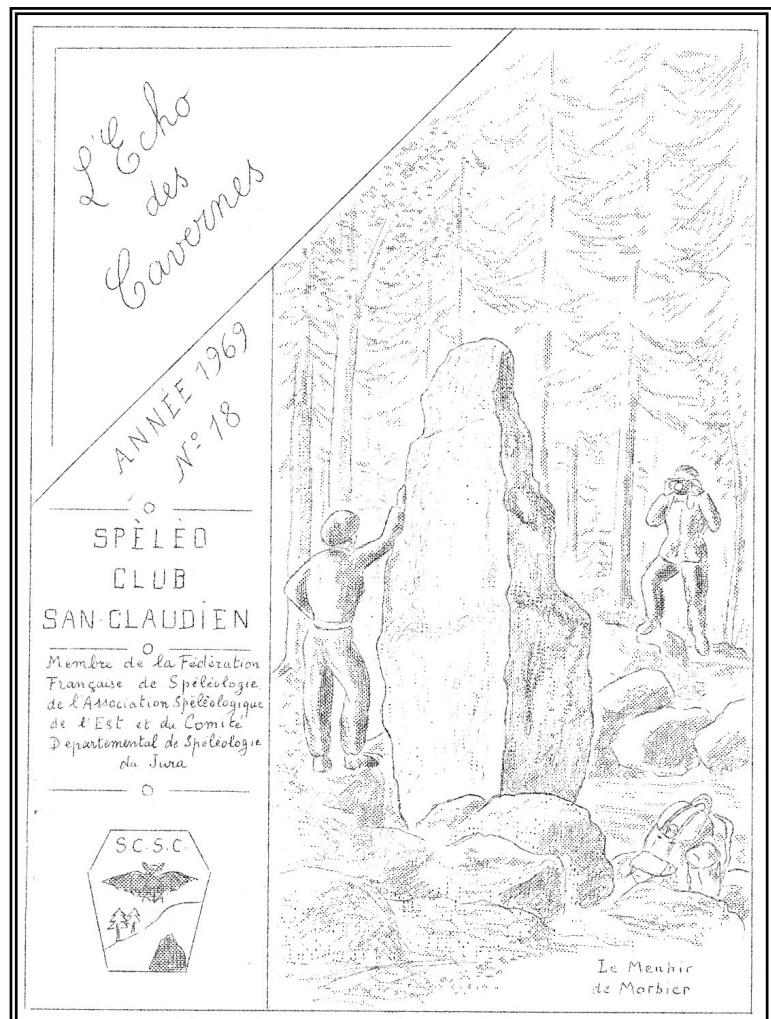
□ VINGT ANS SOUS TERRE

Il y a dix ans, dans un premier article rétrospectif, nous avons retenu, un peu en manière de plaisanterie, le titre « Vingt ans sous terre », qu'à notre connaissance aucun spéléo n'avait jamais utilisé. Il semble au rédacteur de cet article que c'était hier, et pourtant, il y a dix ans déjà !

Que s'est-il passé pendant ces vingt années ? Pas grand chose que vous ne sachiez déjà, car tous les ans nous avons imprimé des bilans complets et sans forfanterie de nos découvertes les plus intéressantes.

Evidemment, vous n'avez pas été tenus au courant de tout ce qui s'est passé pendant toutes nos sorties, de toutes les visites de grottes ou de gouffres que les anciens connaissent comme leur poche, mais qui étaient de l'inconnu pour les nouveaux inscrits, de toutes les prospections au cours desquelles on a trouvé parfois une cavité intéressante, et souvent rien du tout, de ces longues séances de travail au burin et à la pelle-bèche dans des passages obstrués pour des résultats parfois appréciables et plus souvent nuls.

Nous n'avons pas non plus parlé en détail de ces nombreuses incursions sous terre au cours desquelles des "mordus" de la biologie ont passé des heures à quatre pattes, les yeux rivés sur le sol, pour découvrir et capturer quelque insecte vivant à grande profondeur ou



pour poser et relever des pièges destinés à en capturer. Peu de détails également sur toutes les visites aux colonies de chauves-souris, pour poser ou contrôler des bagues.

Nous n'avons pas insisté non plus sur ces nombreuses sorties en plein air, où quelques spéléos ont battu des hectares en scrutant les terres labourées, les taupinières et le sol des auvents pour tenter de découvrir le tesson de poterie ou l'éclat de silex révélateur de peuplements antiques. Rien non plus sur ces réunions hebdomadaires au local, pendant lesquelles les jeunes spéléos ont constaté que la géologie, la biologie et la préhistoire pouvaient-être des sciences passionnantes et accessibles quand elles s'illustraient d'exemples concrets.

Tout cela fait des heures, énormément d'heures dont depuis longtemps nous avons renoncé à tenir une comptabilité. Pas un de nous ne le regrette et n'a l'impression d'avoir perdu son temps.

Il faut dire que le temps passe très vite sous terre, beaucoup plus vite que les montres l'indiquent, si, par contre, les dimensions et les parcours supposés sont toujours bien supérieurs à ce qu'indiquera le décimètre. Et puis, les spéléos ne sont pas exigeants et ne s'attendent pas à chaque sortie, à faire une "première" dans quelque trou insondable. Un petit gouffre inconnu, une galerie vierge, un bouquet de stalactites intact, cela suffit la plupart du temps à justifier de gros efforts, comme la récolte d'un insecte nouveau, la reprise d'une chauve-souris baguée depuis des années ou la trouvaille d'un seul silex taillé, suffisent à combler d'aise les tenants de ces spécialités. Et

même quand on rentre bredouille, il y a eu le grand air, la nature, les copains.

Que cherche-t-on dans une activité gratuite, sinon une satisfaction personnelle qui se double du plaisir partagé avec des camarades ayant les mêmes aspirations ? Satisfaction d'accomplir dans l'indépendance et la liberté, une tâche non commandée, pour laquelle nul n'aura le droit de vous critiquer. Satisfaction de la découverte ou de la victoire sur l'inertie, oui ! Mais aussi du séjour dans des lieux silencieux, obscurs, ni jalonnés ni réglementés, où on pourra toujours contester à tout passage le droit de se dire interdit. Certains néophytes qui s'étaient inscrits au Club, nourris de littérature facile et affamée d'exploits répétés et retentissants, ne l'ont pas toujours compris, et ont quelquefois été déçus.

Ceux-là ont été très rares, et presque toutes les démissions ont eu pour cause soit le départ de la région, soit des motifs d'ordre familial.

Il est instructif de dresser à ce sujet, un tableau des effectifs du Spéléo-Club :

A sa constitution, il comptait 12 membres actifs. Il s'est inscrit en 20 ans 46 membres actifs, soit un total de 58 membres.

Il y a eu pour cause de départ : 20 démissions, pour d'autres motifs : 12 démissions. Il y a eu aussi malheureusement 3 décès, ceux de nos camarades René Gallat, victime en 1951 d'une chute de pierres sous le sommet N.E des Ecrins, Joseph Mermet mort de maladie en 1958 et René Nabot, victime en 1964 d'un accident du travail.

L'effectif actuel est de 23 membres actifs.

Au vu de cette statistique, une constatation s'impose. Ce sont les départs de Saint-Claude qui ont causé les plus grands vides. Il s'est agi presque toujours de jeunes fanatiques du sous-sol, partant pour la poursuite de leurs études ou pour trouver un emploi correspondant à leur qualification professionnelle. Il y aura encore d'autres départs, et toujours pour le même motif. C'est un phénomène local, inéluctable pour l'instant.

Par contre, le recrutement est maintenant assuré en permanence, et le temps n'est plus où quelques mordus faisaient de la "retape" pour constituer une équipe. Avec un peu de propagande nous pourrions, sans difficulté aucune, doubler notre effectif. Pourquoi ne le faisons nous pas ? C'est tout simplement une question de moyens de transport.

On ne peut pas, à longueur d'année proposer aux jeunes de sempiternelles visites, à pieds et sac au dos, dans les grottes proches de Saint-Claude, grottes totalement explorées

depuis des années, et pour la plupart saccagées. Les "scientifiques" y trouvent encore ample matière à observations, mais les jeunes sont, avant tout, attirés par l'attrait sportif de la spéléologie et par l'inconnu.

La seule cavité proche, où il reste beaucoup à faire, la grotte des Foules, est inexorablement onze mois sur douze, quand ce n'est pas toute l'année. Il faudrait pouvoir aller plus loin, prospecter de nouveaux secteurs pour ne pas décevoir les débutants, mais par quels moyens ? Aujourd'hui déjà, le déplacement avec armes et bagages d'une équipe de huit spéléos pose chaque fois un problème. Ce n'est pas une ou deux voitures qu'il faudrait, ce serait un autocar, pour satisfaire tous les amateurs.

Encore faudrait-il pouvoir mener de front plusieurs explorations, car la spéléologie s'accommode mal aussi de la cohue. Sauf dans des trous géants où la présence humaine devient insignifiante, et où on peut se diviser en plusieurs petits groupes ayant chacun son objectif. Rien d'utile ne peut être fait par une équipe trop nombreuse. La multitude engendre l'inaction, puis l'impatience, ensuite les initiatives malheureuses, et pour finir les accidents.

Il est possible aussi de faire une autre remarque. Jamais encore, à notre connaissance, un de nos "émigrés" n'a tenté de s'intégrer dans sa nouvelle résidence à un autre groupe, pour l'exploration de cavités souvent plus belles et plus imposantes que les trous du Haut-Jura. Par contre, chaque fois que l'un d'eux revient à Saint-Claude, soit définitivement, soit temporairement, il est bien rare qu'il ne soit pas repris aussitôt du "virus". S'agit-il là aussi d'un phénomène local ?

Quant aux résultats de notre activité depuis vingt ans, on peut les résumer comme suit : Exploration terminée de 258 grottes et de 78 gouffres. Exploration en cours de 22 grottes et 5 gouffres. Rédaction en 1962, et publication en 1967 avec l'aide d'autres groupes jurassiens, d'un "Inventaire départemental des cavités souterraines", le premier paru en France. Recensement à publier prochainement de la faune de 70 autres cavités. Bagueage de près de 3000 chauves-souris pour le compte du Muséum de Paris, et contrôle annuel des colonies, poursuivi sans interruption depuis 1954, dans une vingtaine de grottes. Découverte récente, dans la vallée de la Bienne que, jusqu'à présent, on ne croyait habitée qu'après la conquête romaine, de 14 gisements préhistoriques et de sépultures, prouvant un peuplement ininterrompu depuis une quinzaine de mille ans.

Il reste du travail, beaucoup de travail. Il existe encore, dans des secteurs peu prospectés, des trous inconnus à découvrir et à explorer. Il reste à compléter périodiquement l'Inventaire par centralisation des renseignements au Comité Départemental de Spéléologie, constitué en 1965 par la majorité des clubs jurassiens. Il reste à rechercher, en surface et sous terre, de nouveaux sites préhistoriques dont nous soupçonnons l'existence. Peut-être, si nous sommes autorisés, pourrions nous procéder à des fouilles passionnantes dans des lieux où nous sommes dès à présent certains de faire de belles découvertes archéologiques.

Ce sera fait, et c'est pourquoi, dès maintenant, nous nous engageons présenter un nouveau bilan, sous le titre "Trente ans sous terre" dans le numéro 28 de L'Echo des Cavernes, à paraître en janvier 1979.

Comme il y a dix ans, nous avons projeté de faire, cette année, une exposition. Nos collections archéologiques et paléontologiques n'ont pas cessé d'augmenter de volume, de même que le nombre de nos films et photos. Cela doit nous permettre de présenter quelque chose de nouveau et d'intéressant.

□ ACTIVITES 1968

Chacun, plaignait, en ce premier semestre les pauvres spéléos à qui la neige tombante ou fondante, et ensuite la pluie, devaient interdire toute activité. Il est de fait que jusqu'au début de mai, le plateau a été pratiquement inexplorable. Quant aux réseaux actifs des vallées, mieux valait évidemment ne pas y penser. Et pourtant, avant fin mai, le Club avait déjà fait 41 sorties.

Plusieurs fois dans la neige jusqu'aux genoux ou même jusqu'au ventre, des impatients sont montés à Valfin continuer le déblaiement de la grotte ou à Tailla, pour essayer inutilement de siphonner la laisse d'eau continuellement approvisionnée. Des enrégés ont même essayé de descendre sous la douche froide dans les puits de la Grusse.

Le terrain d'action a cependant été de préférence la basse vallée de la Bienne et ses falaises. Au cours d'une expédition à Courtouphle, pendant qu'une partie de l'équipe baguait les chauves-souris, un autre groupe a découvert, sous un éboulis, l'entrée d'une diaclose profonde explorable sur 150 mètres, et encore inconnue. Un peu plus tard, une grotte au flanc des falaises de Saint-Romain, dont l'entrée, bien visible de la vallée, nous faisait de l'œil depuis trop longtemps a été atteinte. Ce n'est qu'un auvent glaciaire long de 15 mètres.

Puis, notre collègue Cuaz, ayant obtenu l'autorisation de faire des sondages aux environs de la Chapelle de Saint-Romain et dans les grottes avoisinantes, toute l'équipe est allée à plusieurs reprises lui prêter main forte, soit pour déblayer, soit pour mettre en place des mains courantes facilitant l'accès des lieux de fouilles.

Un peu plus bas dans la vallée, à l'extrémité des mêmes falaises, et au centre d'une paroi de 50 mètres proche de la ferme de Plana, nous considérions au passage depuis quelque temps, un petit trou rond et noir, qui pouvait être une entrée de grotte. Après une longue montée dans les buis, une première expédition est arrivée au pied d'une paroi, qu'à défaut de recul, elle a pris pour la bonne. Ce n'est qu'après trois descentes à l'échelle, agrémentées de chutes de pierres, qu'elle a soupçonné son erreur, mais il était trop tard pour changer de secteur. Le samedi suivant, une nouvelle attaque a eu lieu, cette fois au bon endroit. Notre nouveau spéléo, Michel Jeantet, y a fait l'éclatante démonstration de ses talents d'aspirant guide de haute montagne, en atteignant l'entrée sans coup férir. La grotte n'était qu'une galerie ensablée, longue de 10 mètres.

Une équipe, en prospection dans le secteur très imparfaitement connu de Montcusel, a pu se faire indiquer, tard dans la soirée, les emplacements d'une grotte et d'un gouffre, aussitôt catalogués pour exploration future. Il en a été de même pour un trou à Longchaumois et un autre à Lézat, localisés après un long périple.

Une visite, qu'on veut bien croire ne pas être la dernière, a été faite à la grotte de Genéria, qui sera en partie inondée quand le barrage aura fait son plein. Un nouveau trou inexploré, a été repéré dans ce secteur et, sauf s'il plonge, semble à l'abri de l'inondation.

Mais c'est surtout à la prospection de la préhistoire que nos spéléos se sont attachés en ce début d'année. Six nouvelles trouvailles sont venues récompenser leurs patientes déambulations sur les terres labourées : un champ de silex, qui semble avoir été un atelier de débitage de lames, un grattoir isolé dans les alluvions de la Bienne, des outils de silex et de la poterie aux environs du confluent de l'Ain et de la Bienne, des pointes et des grattoirs sur la Commune de Villard-St-Sauveur. Un site historique a été repéré par hasard, par une équipe en prospection sur le plateau de Moirans. On y relève des dalles à mortaises, analogues à celles du Pont-des-Arches ou de Vaux-lès-St-Claude, et un moulin à grains complet et en état de marche. Le tout a été signalé aux services compétents.

Avec le printemps, le cirque de Vaucluse a connu de nouveau l'activité purement spéléo. Un sondage à l'extrémité de la grotte du Tas a révélé une sérieuse possibilité de continuation, moyennant déblaiement par une équipe nombreuse et bien outillée, mais cette grotte a été provisoirement abandonnée, pour de nouveaux assauts à "l'Inaccessible", qui a été découronnée de son titre et à la source de l'Abîme dont c'était la première exploration. Nous en reparlerons après exploration complète.

Au début avril, trois de nos étudiants ont participé au camp de Pâques, organisé à Ladoye par le Comité Départemental de Spéléologie du Jura. Les objectifs prévus, les grottes de l'Enragé et de Bobignon, réseaux très actifs en temps humide, ont dû être en partie abandonnés pour d'autres visites dans les gouffres de la forêt de Poligny, plus accueillants.

A la fin du mois de mai, nos spéléos ont mis à profit certains loisirs non prévus dans leur emploi du temps, pour prospecter le secteur du Grandvaux. Le bilan de cinq sorties a été des plus positifs. Successivement, un gouffre grotte en forêt de Tancua, deux gouffres en forêt du Lac-des-Rouges-Truites, un gouffre en forêt de Grande-Rivière et un autre gouffre proche de Saint-Pierre, ont été visités et topographiés. La dernière expédition a été la plus fructueuse, avec l'exploration, en forêt de Saint-Pierre, d'un formidable puits profond de 47 mètres pour un diamètre moyen de 25 mètres.

Pour terminer cette belle série, et puisqu'en raison des "événements", il était impossible de se rendre dans les Vosges, au Congrès annuel des Spéléos de l'est, le groupe s'est offert pour la Pentecôte une visite détaillée du Pétrin de la Foudre. Bien qu'entièrement exploré depuis près de vingt ans, le beau gouffre de 111 mètres séduit toujours les anciens, et pour sept des participants, il était une nouveauté.

Puis, avec la sécheresse du début juin, les réseaux actifs se sont un peu assagis. Les dimanche et lundi de la Saint-Claude, le Club a réussi une progression de près de 80 mètres dans le dangereux réseau profond de la grotte des Moulins, en remontant un lit de torrent étroit, tortueux et glaiseux à souhait, et une autre progression de 43 mètres dans un diverticule parallèle à la galerie du Lac. L'existence de lasses d'eau et d'un siphon semble dénoter qu'il s'agit d'un réseau secondaire, actif par intermittence.

Après une série de prospections dans les secteurs de Longchaumois et du Mont-Fier, marquées par quelques découvertes mineures, une équipe a pu descendre dans le réseau profond de la grotte de la Grusse, à 67 mètres sous l'entrée, et en a enfin relevé la topographie exacte. En juillet, une nouvelle période sèche a permis une nouvelle expédition aux Moulins où, après forçement et débstruction d'une galerie du réseau profond, une belle découverte est venue récompenser la persévérance des spéléos, celle de deux nouvelles salles, au bas desquelles coule, entre deux siphons, le volumineux torrent des Moulins. Pour la première fois, le réseau continuellement actif a été ainsi atteint.

Entre temps a eu lieu la sortie annuelle du Club, à destination du gouffre de Beaumain, récemment découvert en forêt des Moidons par notre ami Meyer, Président du Comité Départemental de Spéléologie du Jura. Malgré une pluie battante, qui n'a guère cessé de l'après-midi, les "mordus" sont descendus dans cette splendide cavité et s'y sont livré à une orgie de photos, cependant que les "moins mordus", rebutés par un parcours de deux kilomètres en pleine brousse, faisaient griller les côtelettes à l'abri.

Comme d'habitude, le mois d'août a vu la dispersion du groupe, les éléments demeurés sur place encadrant des colonies de vacances pour la visite de grottes sans danger ou se livrant à des prospections biologiques, mais, dès le début de septembre, l'équipe est repartie explorer le Grandvaux. Une jolie diaclose en activité, proche de Bellefontaine, a été visitée sur 55 mètres, ainsi qu'un gouffre de 17 mètres en forêt de Morbier. Mais la plus sensationnelle découverte a été celle, en forêt de Morbier, d'un monument mégalithique auquel nous consacrons plus loin un article spécial. D'autres sorties ont eu lieu dans la vallée de la Valserine.

A plusieurs reprises, nos équipes se sont déplacées aux Rousses, où un gouffre s'est récemment ouvert à proximité de l'agglomération. La pluie y faisait couler un ruisseau abondant, fuyant par une étroiture. Il semble que le passage pourrait être élargi et forcé, mais en temps de sécheresse.

A l'automne, le Club a participé à l'exposition des Naturalistes San-Claudiens avec une belle collection de fossiles, présentée par notre collègue Le Pennec, et a organisé une soirée de projections aux Rousses. La saison s'est achevée par des travaux de débstructions dans diverses grottes, qui jusqu'à présent, n'ont encore donné que des espérances de continuation.

□ MONUMENTS MEGALITHIQUES SUR LE HAUT-JURA

Dans un précédent article sur la préhistoire dans le Haut-Jura, nous écrivions en 1966 : "Il nous resterait à découvrir des témoins de la protohistoire, cette période de 1000 à 2000 ans, immédiatement antérieure à la civilisation forcée de la Gaule par les armées romaines... "

C'est chose faite. Déjà la sépulture de la jeune fille de Saint-Romain, trouvée par notre collègue J.Cuaz nous avait amenés à la période chalcolithique, l'extrême début de l'Age des Métaux, vers l'an -2000. Depuis, la trouvaille d'objets métalliques

et de tessons de poterie, nettement caractéristiques de la période du Bronze Final III ont permis de combler une nouvelle lacune, en nous amenant vers l'an -500. Et voici qu'une nouvelle découverte, signalée elles aussi aux services compétents, constitue un nouveau maillon dans l'histoire ancienne de notre région, celle d'un menhir près de Morbier.

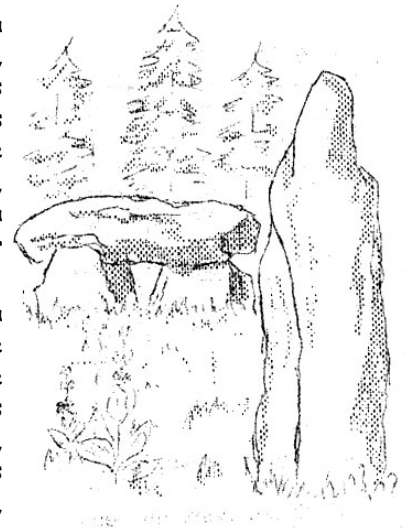
Ce menhir a été aperçu par deux de nos camarades, J.Besson et R. Le Pennec qui, un certain soir de septembre 1968, revenaient sous la pluie d'explorer un gouffre voisin du sommet du Gey-Guy, et ne s'attendaient pas à semblable surprise. Il ne pouvait cependant y avoir de doute. Le monolithe était bien une "pierre levée", dressée dans une enceinte orientée vers le soleil levant. Le temps et l'heure tardive ne se prêtaient pas à des photos et à des mensurations. Aussi, une équipe est-elle revenue sur les lieux deux semaines plus tard.

Sans être du format et du poids des formidables aiguilles de granit dressées sur le sol des provinces de l'Ouest, ce menhir jurassien est quand même de proportions imposantes. Sa base, de 1,10 sur 0,80 mètre, repose sur un entablement horizontal. Après un léger renflement, la pierre se termine en tronc de pyramide et mesure 0,70 sur 0,20 mètre à son sommet. Sa hauteur est de 3,05 mètres.

C'est une strate de calcaire séquanien, sans doute extraite d'un lapiaz voisin, et dont la face regardant l'Est paraît avoir été polie. L'enceinte forme une sorte de fosse rectangulaire de 4 mètres sur 5, en contrebas de 0,6 mètre environ sur le sol forestier. Elle semble en partie naturelle, et en partie aménagée par déplacement ou enlèvement de blocs fissurés.

Incontestablement, des tribus mégalithiques ont habité la région, à une époque qu'il est permis de dater du chalcolithique au premier âge du bronze, apportant avec elles les premiers rudiments de l'industrie du cuivre. Il est même possible que ces gens aient édifié, en assez grand nombre, dans la région, leurs monuments qui ont dû être détruits ultérieurement, les uns parce qu'ils gênaient la culture, d'autres pour supprimer les lieux de cultes païens.

Dans ce domaine des mégalithes, nous avons reconnu cette année près de Montcusel les ruines d'un dolmen, décrit et identifié depuis quelques années. Il n'en subsiste encore en place, que les deux pieds, et quelques blocs de l'enceinte circulaire. La dalle supérieure a été brisée en deux morceaux, qui ont été roulés en contrebas. On peut supposer que cette destruction a été ordonnée au moment où le hameau de Nezan avait fourni quelques sorciers à brûler à l'inquisiteur Boguet.



Si nous en croyons divers témoignages, un autre dolmen aurait existé autrefois non loin du Crêt Pourri. Voici trois ans déjà, qu'un de nos amis avait raconté qu'étant gamin, il allait parfois s'abriter sous une "table à trois pieds" qu'il ne pouvait plus retrouver. Il croyait se souvenir que cette "table" avait disparu à la suite d'un débardage de bois.

Un de nos membres honoraires, originaire du Pontet se souvenait très bien, lui aussi, d'avoir vu autrefois ce monument, de même qu'un exploitant forestier, fidèle lecteur de notre bulletin. Ce dernier situait la date approximative de la disparition du dolmen entre les deux guerres.

Longtemps, nous avons recherché ce dolmen, ou au moins ses ruines. Il est maintenant probable qu'à moins d'une chance extraordinaire, nous ne pourrions jamais être sûrs que, parmi les éboulis, tel bloc ou telle dalle proviennent d'un monument mégalithique disparu, c'est dommage.

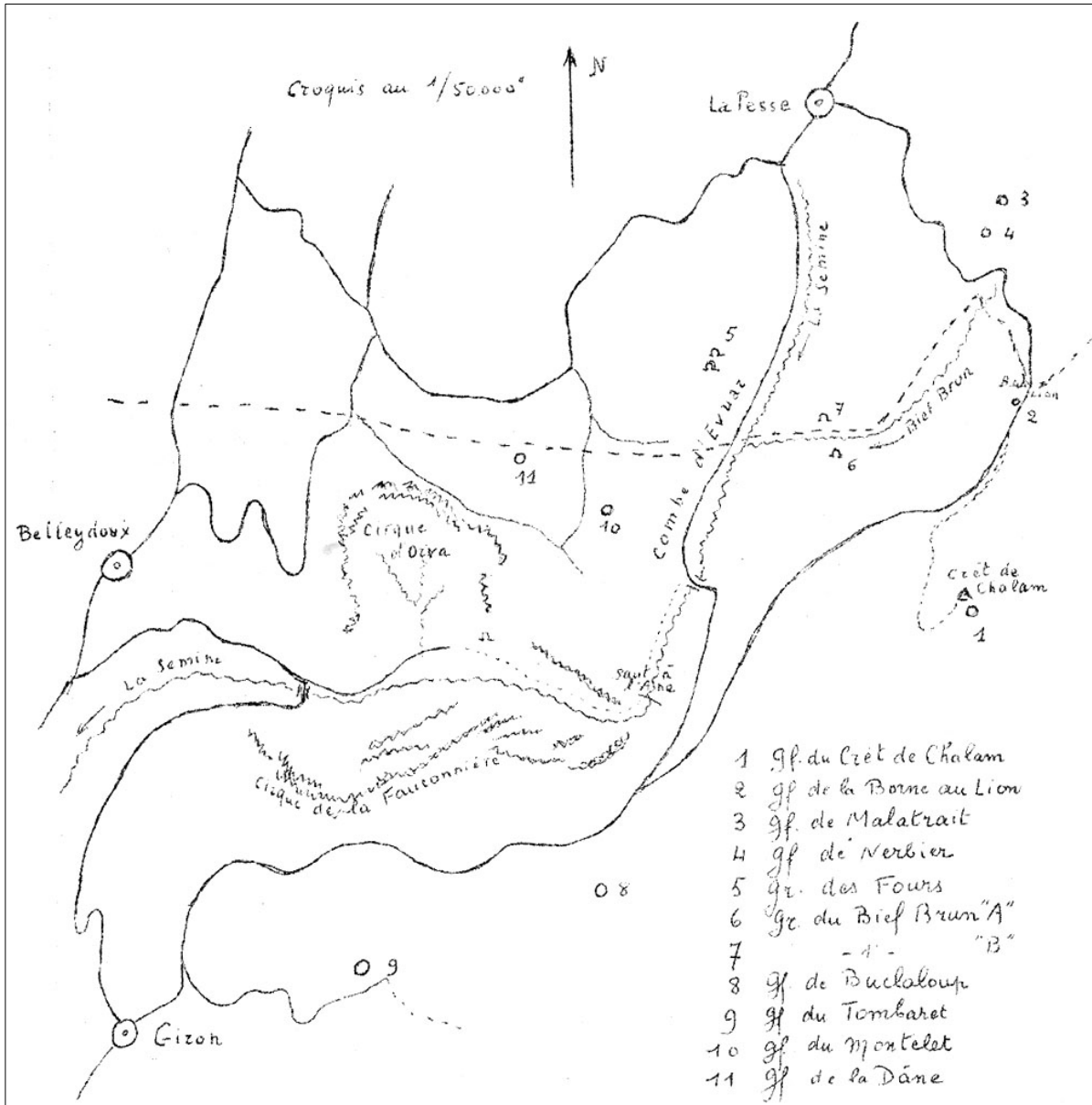
Nous espérons que, bientôt, d'autres découvertes pourront être exploitées par des spécialistes, et permettront de jeter de nouvelles lumières sur l'identité des antiques habitants de nos montagnes.

□ LES CAVITES DE LA VALLEE DE LA SEMINE

La Semine, n'est à sa source, qu'un bien petit ruisseau, qui prend naissance au Sud du village de la Pesse, et s'écoule dans une rigole entre des prés tourbeux. Peu après, à la limite des départements de l'Ain et du Jura, elle reçoit en affluent de gauche, le Bief Brun, torrent au volume très variable dont la source se situe sur le versant Nord Ouest du Crêt de Chalam, près des fermes de Nerbier.

Grossie par cet apport, la Semine descend la Combe d'Evuar aux nombreuses fermes disséminées, autrefois assez peuplée pour justifier l'existence d'une école, et d'une délégation de la Mairie de Champfromier, aujourd'hui presque inhabitée.

Recevant encore plusieurs petits torrents temporaires, le cours d'eau s'engage ensuite dans une vallée très abrupte, cascade au Saut de l'Ane, longe la Combe d'Orva, passe sous le village de Belleydoux, et reprend ensuite la direction du Sud jusqu'à Saint-Germain de Joux.



Les vallées de la Semine et de ses affluents, la plupart du temps encaissées entre des falaises ou de hauts contreforts en pente raide, ont tout naturellement retenu l'attention des explorateurs du sous-sol. Bien qu'assez éloigné de Saint-Claude, le site a été prospecté de façon suivie, généralement sur deux roues, par de petites équipes qui sont parvenues, en y mettant le temps, à localiser la plupart des trous de ce riche secteur, et à en faire l'exploration.

La cavité située le plus en amont de cette vallée, s'ouvre très près du sommet du Crêt de Chalam dont la stratification se déverse vers l'Ouest. C'est un gouffre entièrement vertical, dont l'orifice se trouve à 80 mètres du point géodésique, exactement en direction Sud.

Le repérage de sa minuscule entrée, tout juste assez large pour laisser passer un homme, n'a pas été des plus faciles. Colin et Ilhat, qui avaient appris à La Pesse l'existence du gouffre, sont montés un jour à sa recherche, en compagnie d'un jeune ami venant des Vosges granitiques, et qui de sa vie n'avait encore jamais vu ni calcaire ni gouffre. Laisant leur camarade à la contemplation du Mont-Blanc, les deux spéléos ont tourné autour du sommet pendant une bonne heure, en examinant de préférence les effondrements et le décrochement, assez nombreux sur toute la pyramide qui constitue le sommet du Crêt, ainsi que sur les épaulements où subsistent les ruines d'une bergerie.

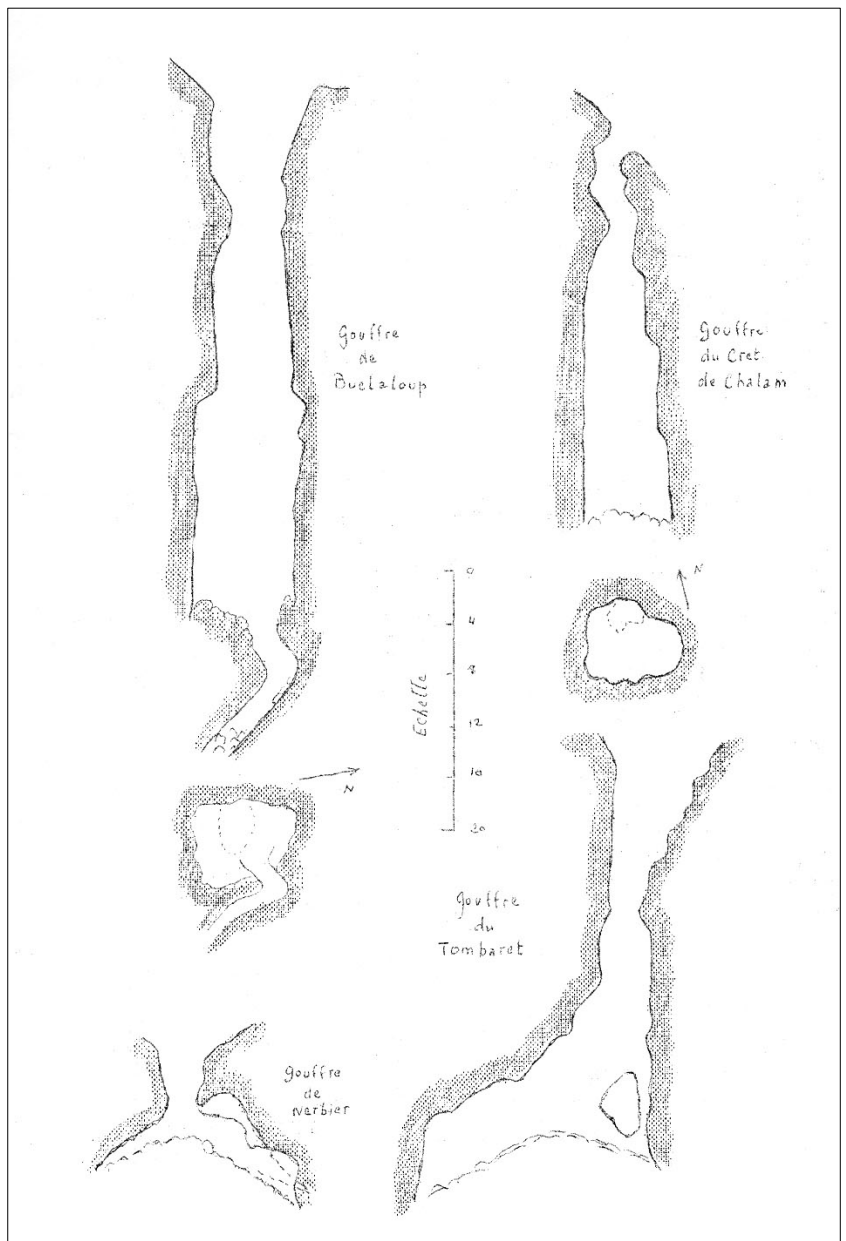
Ils allaient abandonner la recherche en attendant d'avoir des renseignements plus précis, quand, le jeune profane les rappela depuis le sommet : "Il y a un trou par-là. C'est peut-être ça votre gouffre !"

En cherchant un coin tranquille à l'abri du vent, il s'était adossé à un petit banc de roche moutonnée, à côté d'un fagot d'épines qui dissimulait partiellement l'entrée du puits.

Aucun point d'amarrage n'existant aux environs, il fallut redescendre encore une fois jusqu'à l'entrée de la forêt, pour y trouver un baliveau destiné à être placé en travers du trou, et à servir de support à une échelle de 25 mètres.

Après une descente presque sans toucher la paroi, Ilhat annonça : "Le puits s'élargit petit à petit, mais je suis au bout de l'échelle. Il me manque une dizaine d'échelons pour toucher le fond."

Pour les fanatiques de la "première", nous pouvons donc signaler que celle de ce gouffre reste à faire, personne n'ayant posé le pied, à notre connaissance, sur le bouchon de



pierrailles qui l'obstrue irrémédiablement à 27 mètres exactement de profondeur verticale. Car, dernier incident de la journée, un gros orage arrivait, et les spéléos n'avaient pas l'intention, sur ce sommet où la foudre a un abonnement, de lui donner la tentation irrésistible de descendre elle aussi une échelle métallique verticale.

Il n'était pas question de perdre inutilement un temps précieux à rallonger les agrès. Aussitôt Ilhat revenu à la surface, cordes, échelles disparurent en vrac et rapidement dans les sacs, et l'équipe en tenue d'exploration, descendit au pas de charge se mettre à l'abri au Chalet de la Borne au Lion.

A peu de distance du chalet, nous savions depuis longtemps qu'il existait un gouffre, fermé en surface par une dalle. Personne ne



semblait plus en connaître l'emplacement. La plupart des nombreuses dolines qui parsèment le versant Ouest du Crêt de Chalam avaient été passées en revue sans résultat. La prospection de ce secteur boisé, à la végétation exubérante, avait été pratiquement abandonnée, quand, un soir de l'été 1965, Colin eut l'occasion d'engager la conversation avec un bûcheron, et n'oublie pas de parler de la fameuse dalle. Par chance, l'homme en connaissait l'emplacement, à une centaine de mètres à peine du Chalet. C'est ainsi que le gouffre a été enfin repéré, et immédiatement exploré, car ce n'est qu'un puits en pente à 60°, long de 10 mètres, pour une profondeur verticale de 6 mètres.

Sur la droite de la route allant de la Borne au Lion à La Pesse, deux autres gouffres ont été visités en une après-midi, par Colin et Meynier. Le premier de ces trous s'est ouvert en 1954 à proximité de la grange de Malatrait. Ce n'était auparavant qu'une doline large de deux mètres et profonde d'autant, où le berger de Malatrait avait l'habitude d'aller vider sa boîte à ordures. Un matin, il fut très surpris de constater que la fosse s'était considérablement approfondie, mais n'en continue pas moins à lui faire remplir son office de dépotoir. Aussi, c'est sur un tas d'assiettes cassées, de vieilles casseroles et de bidons vides, que les explorateurs prirent pied à la profondeur verticale de 17 mètres.

Ce gouffre n'est que l'élargissement local d'une diaclase par l'eau de ruissellement qui s'infiltrait à la base dans d'étroites fissures. Un second puits, très étroit, prend naissance dans une paroi du puits principal, à la profondeur de 8 mètres. Son orifice est difficile à atteindre, et un rétrécissement le rend vite impénétrable.

Moins plus important est le gouffre de Nerbier, au Nord Est des fermes du même nom, sur le sommet d'un petit anticlinal. Le puits de 5 mètres, dans les schistes argoviens, peut être descendu en opposition et donne accès à deux petites salles, comblées presque jusqu'à la voûte par de la pierraille, des ossements de vaches, et des débris d'une charrue. Certaines rumeurs donnent à croire que plusieurs projectiles de bazooka se trouvent également dans ce trou. Nous ne les avons pas remarqués, mais aussi nous n'avons même pas commencé un déblaiement, qui aurait été bien inutile.

On ne signale plus rien ensuite, jusqu'à l'entrée de la combe d'Evuaz. Pourtant, la configuration du terrain fait

penser que, dans les forêts voisines, il pourrait exister d'autres gouffres. La prospection ne nous y a fait découvrir, jusqu'à présent, qu'un grand nombre de dolines et d'effondrements, dans de vastes lapiaz recouverts de mousses.

Il a fallu de longues recherches, pour trouver sur la rive droite de la Semine, la grotte des Fours, dont nous avons eu connaissance, par de vieux documents relatifs à la fixation des frontières de la Franche Comté et du Dauphiné. C'est en 1613 que cette limite a été matérialisée par les "Bornes au Lion", généralement placées sur les crêtes, les cols et des chemins de vallée, à des distances allant de un à trois kilomètres.

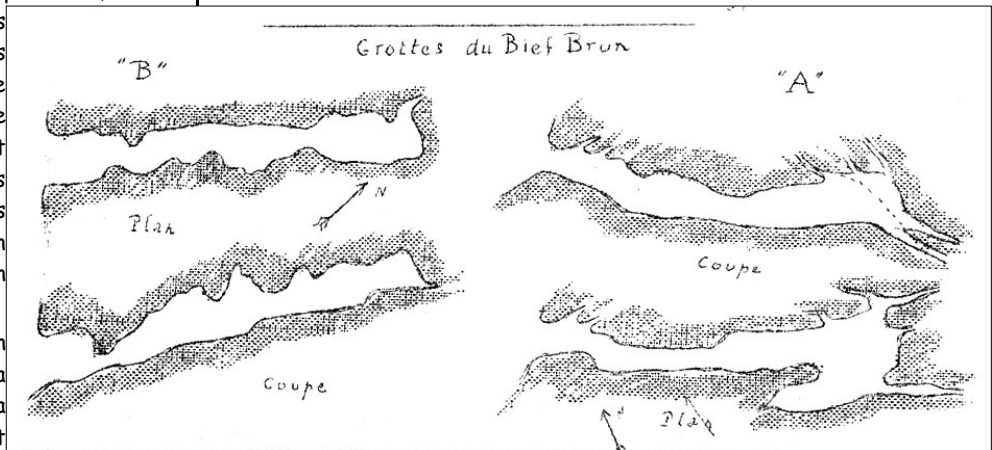


Un certain nombre de ces bornes est encore en place. Tantôt obélisques, tantôt simples lames de calcaire, elles sont ornées des écussons des deux états, lys de France au Sud, Lion de Franche Comté au Nord. La grotte des Fours devait être très connue à l'époque, puisque les géomètres avaient jugé inutile de placer une borne à proximité, et l'avaient désignée nommément comme limite. Mais où est-elle ?

Nous l'avons cherchée, pour commencer, sur la limite de l'Ain et du Jura, inutilement, les législateurs républicains n'ayant pas eu, sur la limite des départements, les mêmes conceptions que leurs Majestés Louis XIII et Philippe III, sur celles de leurs possessions respectives. Nous l'avons ensuite cherchée le long de la crête, à l'Ouest de la combe d'Evuaz, en inspectant bien les falaises. Un jour de chance, enfin, une équipe aperçut dans un rocher pyramidal et derrière des buissons, un orifice ressemblant à la porte d'un four de boulanger. Un autre orifice, absolument semblable, s'ouvrait derrière un éboulis, quatre mètres en contrebas du premier. C'étaient là sans doute "Les Fours".

L'exploration de ces cavités devait être assez courte, chacun des porches donnant accès à une galerie horizontale, rectiligne et terreuse où, après une dizaine de mètres de marche à quatre pattes, on arrive à une courte cheminée.

Deux autres grottes s'ouvrent de part et d'autre du Bief Brun, avant son confluent avec la Semine. La première, grotte du Bief Brun "A", se situe presque au sommet d'un piton, sur la rive gauche du torrent. Il faut une bonne heure de dure montée depuis le confluent pour parvenir à la cavité. Son porche très bas donne accès à une salle en rotonde de cinq mètres de diamètre, surmontée de quatre cheminées obliques,



dans lesquelles on ne peut s'élever que de trois à quatre mètres.

Le porche de la seconde grotte, grotte du Bief Brun "B", a été remarqué tout à fait par hasard, au pied d'un banc de rochers sur la rive droite. A moins de trois mètres de l'entrée, une strate de calcaire avait glissé et obstruait le passage qui n'a pu être ouvert qu'après un long travail à l'aide d'un levier improvisé. La galerie se poursuit, très concrétionnée, et se termine 12 mètres plus loin, par une coulée massive. Un léger courant d'air pourrait cependant nous inciter un jour à tenter une désobstruction.

Il n'existe pas, semble-t-il, d'autres cavités dans les contreforts de la Semine, jusqu'au moment où la vallée se rétrécit entre deux escarpements avant de reprendre un peu le jour dans la combe d'Orva. Par contre, sur les plateaux s'ouvrent plusieurs gouffres qui, d'après la géologie, sont tributaires de cette vallée. Ce sont, sur la rive gauche, le gouffre de Buclaloup, en forêt de Champfromier et le Tombaret, en forêt de Giron, et, sur la rive droite, le gouffre du Montelet, en forêt de Belleydoux et de la Dâne, sur la limite de l'Ain et du Jura.

Les deux premiers ont été explorés en une seule journée, le 14 juillet 1951. L'équipe s'est attaquée d'abord au gouffre de Buclaloup. Ce puits à l'orifice elliptique, large de 6 à 8 mètres, s'ouvre en forêt, à proximité de la ferme de Buclaloup, incendiée en 1944. Il porte également le nom de Tombaret de la Caserne, du nom d'une autre ferme détruite également, mais plus éloignée. Les anciennes cartes d'Etat Major en font un "précipice", et les cartes récentes de l'I.G.N. figurent, sans commentaire, une dépression à-pic. Or, cette dépression est de taille : 52 mètres à la verticale, dont 42 mètres dans le vide, et ensuite une spirale de roche vive et polie, obstruée par des éboulis et de nombreux ossements.

Plusieurs effondrements et des dolines dans les pâtures indiquent un cours souterrain probablement important, mais impénétrable, en direction du cirque de la Fauconnière.

Le jour de l'exploration, l'équipe san-claudienne, qui avait ce gouffre en vue depuis déjà plusieurs années, et qui comptait y faire une "première", avait été vexée d'apprendre que des collègues genevois en avaient touché le fond une quinzaine de jours plus tôt. Cette petite blessure d'amour propre a été vite

cicatrisée, quand nos spéléos ont su, qu'entre autres choses, les Suisses avaient découvert au bas de l'à-pic, un crâne et des ossements humains, et que leur trouvaille macabre les avait entraînés à des démarches faisant perdre un temps qu'il est plus intéressant de consacrer à l'exploration.

Les plus "nationalistes" devaient être plus satisfaits encore, quand le dernier instituteur en fonctions à la combe d'Evuaz, monsieur Maréchalat, qui avait accompagné l'équipe, évoqua ses souvenirs et assura qu'il avait assisté avant 1914, à la véritable "première", un exploit qui confinait à l'inconscience ! Un officier du Génie, chargé de la mise à jour de la carte, avait eu l'énorme culot de se faire descendre par ses hommes jusqu'au fond du puits, au moyen de cordes à fourrage empruntées dans les fermes voisines et nouées bout à bout.

Le gouffre de Buclaloup était censé aussi receler un trésor, de nature à faire mettre son détenteur à l'ombre, car il s'agissait paraît-il, du matériel et de la production d'un faux monnayeur local. Les moules et les faux napoléons, contenus dans un sac de cuir (on s'en serait douté !) avaient été jetés dans le puits pour les soustraire à une perquisition imminente de la gendarmerie. Inutile d'ajouter que les San-Claudien n'ont rien trouvé et qu'ils ont pris, comme d'habitude, cette information à la rigolade : "Le Club est fauché ! Ne remontez pas sans le trésor, sinon on détache l'échelle et on vous laisse en bas !"

Une autre découverte, réelle celle-là, et beaucoup plus intéressante, a été faite le même jour au gouffre du Tombaret, celle d'une glacière souterraine permanente. Cet autre gouffre s'ouvre à 200 mètres environ à l'ouest d'une petite loge forestière, à laquelle on accède depuis Giron par un chemin aujourd'hui parfaitement entretenu.

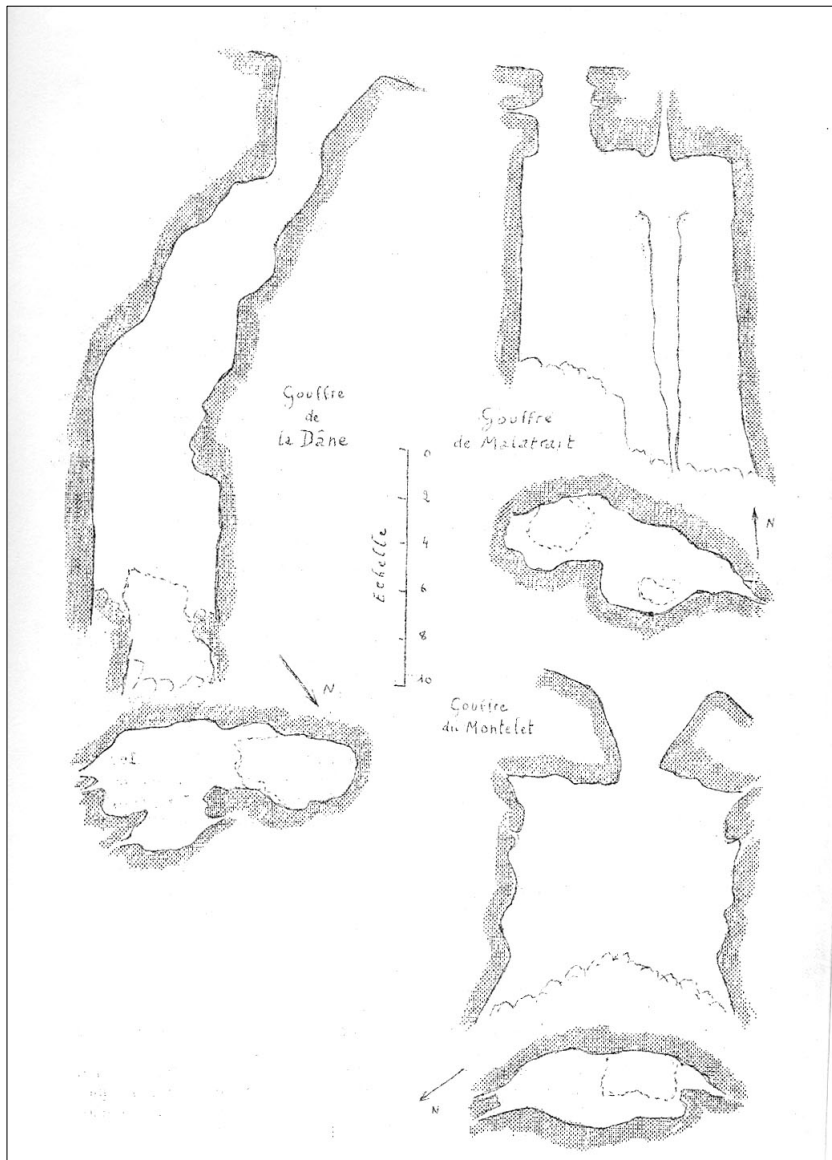
Il n'en était pas de même en 1951, et les participants à la première exploration se souviennent encore de la stupeur d'un groupe de touristes, qui regardaient tanguer et tressauter sur les dalles affleurantes deux vélos, un vélomoteur, une moto, et pour finir une voiture, en première et tous freins bloqués. L'un d'eux, qui avait certainement le respect de la mécanique, n'a pas pu taire sa réprobation : "Vous avez de drôles de façons de traiter les véhicules par ici !"

Le Tombaret commence par une dépression rectangulaire, profonde de dix mètres, où il est facile de descendre jusqu'au véritable orifice du puits, dans l'angle Sud. C'est alors une descente à-pic de 27 mètres, qui aurait été relativement facile, si de gros malins n'avaient pas imaginé de lancer dans le trou un sapin tout entier. Il a été assez pénible de trouver son chemin sur l'échelle, prise dans les branchages.

Le puits s'élargit à sa base, qui est entièrement close par un névé. Il ne peut y avoir aucun doute sur la permanence de cette masse de glace enrobant de nombreux pavés, car il a été trouvé, à sa surface, une poignée de cartouches de fusil mitrailleur, dont l'état indiquait un long séjour sous terre. Elles étaient tellement oxydées qu'on écrasait facilement les douilles entre les doigts. Si ces cartouches avaient ainsi pu rester à la surface, c'est que la glace n'avait pratiquement pas fondu depuis le moment où on les avait jetées dans le puits.

Aux murs, une dizaine de grands rhinolophes, qui avaient eu l'imprudence de choisir ce gouffre pour s'y endormir, étaient réduits à l'état de cadavres secs et impondérables.

Un vrai bain de fraîcheur ! Et pendant ce temps là, l'équipe du sommet suait à grosses gouttes sous un soleil implacable !



Tout au sommet des falaises d'Orva, sur la rive droite de la Semine, les gouffres de la Dâne et du Montelet ont été visités une première fois en 1950. Cette première exploration, en présence d'ignobles charniers, n'avait pas été complète. Elle a été reprise et terminée en 1967.

Le gouffre de la Dâne, dont l'orifice est maintenant très difficile à découvrir sous d'épais buissons, commence par une pente terreuse à 45°. Ensuite, c'est un boyau de roche vive et cannelée, presque à-pic, enfin une descente de dix mètres dans le vide. Au sommet de ce dernier escarpement, un auvent où l'échelle vient se loger dans une fissure, sans que les pieds de l'homme puissent prendre appui pour l'éloigner du mur et la dégager, est assez délicat à franchir, surtout à la remontée.

On atterrit dans une haute diaclase, au sol surélevé par des pierrailles, des morceaux de bois et des ossements blanchis d'innombrables bestiaux. Dans son angle Ouest, la première salle communique avec un diverticule en contrebas, aussi impénétrable en profondeur que le puits principal. La dénivellation totale est de 27 mètres.

Le gouffre du Montelet n'a que 15 mètres de profondeur maxima. Cependant son exploration n'est pas de tout repos, car le puits de roche vive s'ouvre au fond d'une grande doline tapissée de pierrailles instables, que l'échelle et la corde d'assurance détachent facilement. Il faut choisir avec soin le point d'amarrage des

Là non plus nous ne pensons pas avoir fait une "première", et peut-être est-ce de ce gouffre que des spéléos ont extrait un mousqueton, dans un état comparable à celui des cartouches.

Un de nos amis genevois nous a raconté un jour les mésaventures comiques de quelques-uns de ses compatriotes, consciencieux ?... ou fumistes ?... allant d'une gendarmerie à l'autre pour y déposer cette arme de guerre trouvée au fond d'un gouffre vers Chamfromier, et réduite à l'état de ferraille. Aucune brigade naturellement, et aucun poste de douane n'a voulu prendre en charge le bloc d'acier rouillé et de bois pourri. Les inventeurs ont été priés poliment et ironiquement d'aller le reporter là où ils l'avaient pris. Pour finir, ils s'en sont débarrassés en le jetant dans le Rhône, afin de repasser la frontière suisse sans risque de se faire refouler comme "marchands de canons".

agrès, pour éviter un trop gros bombardement. A la première visite, il a fallu aussi se glisser entre des branches et des queues de sapins provenant d'une coupe récente, ce qui n'a pas facilité les choses.

Aussitôt passée la véritable lèvres du gouffre, au fond de la doline, l'échelle pend dans le vide. Le puits s'ouvre sur une diaclase allongée, qui se termine par l'inévitable cône d'éboulis obstruant toute issue profonde.

Il y aurait paraît-il plusieurs grenades quadrillées au fond de ce gouffre. Nous ne les avons pas vues, et nous n'avons appris leur existence possible que tout récemment, ce qui nous a permis de faire nos descentes sans autre crainte que celle des chutes de pierres. C'était suffisant !



Descendons maintenant au fond de la vallée. La Semine, au bas de combe d'Evuaz se précipite dans un étroit défilé rocheux, et rebondit de cascades en bassins, longée sur sa rive droite par un sentier

difficile, aujourd'hui presque abandonné, mais qui était autrefois la voie de communication normale entre La Pesse et Belleydoux.

On peut regretter que ce fond de vallée ne soit pas plus riche en cavernes ou en auvents, car on aurait eu toutes chances d'y trouver des reliques des guerres de Franche Comté. Nous espérons que nos lecteurs ne nous en voudront pas d'abandonner un peu le domaine souterrain qui est le nôtre, pour nous livrer à une incursion dans celui de l'histoire de ce coin de terre, dont nous avons pu recueillir quelques échos, tout en cherchant nos "trous".

Eposant à leur avantage personnel les querelles de leurs gouvernants, les partisans comtois, qui se baptisèrent "Cuannais" et leurs voisins du Bugey, dénommés les "Gris", se sont livrés à des raids, dont le but essentiel était de ramener le plus possible de butin intéressant. Tout était de bonne prise. Certains chefs redoutés, comme le Gris "L'Espinassou", qui opérait dans ce secteur, n'hésitaient pas à couper des doigts pour récupérer les bagues trop justes. De leur côté, les Comtois ne se conduisaient pas mieux. Là comme partout, la guerre de Trente Ans a été particulièrement terrible pour les non combattants.

Des chroniques sérieuses rapportent deux engagements violents et brefs dans la combe d'Evuaz. Au confluent de la Semine et du Bief Brun, une troupe de Pesserands remontant d'une expédition à Belleydoux, surprit des partisans venus de Chamfromier qui

rentraient eux aussi chez eux. L'absence des défenseurs leur avait permis de faire un butin abondant et facile. Sous la fusillade inattendue, les Gris prirent la fuite, en abandonnant leurs prises, dont une marmite de cuivre, aussitôt récupérée par son légitime propriétaire. Cette marmite figurait encore en place d'honneur, au début de ce siècle, sur la cheminée d'une ferme de la combe.

Plus bas dans la vallée, un officier français, délégué par le roi pour figurer l'autorité parmi les irréguliers, et militariser un peu les opérations, voulut prendre l'offensive en remontant la Semine. Sa troupe, non entraînée à une telle manœuvre, se heurta aux Pesserands bien embusqués dans les rochers, et fut mise en déroute. Quant au chef, une arquebuse comtoise "le déguilla de dessus son cheval".

Une autre histoire, qui n'est peut-être qu'une légende, veut qu'à proximité de la principale cascade, le "Saut de l'Ane", une grande dame (certains précisent : une marquise), ait été arrêtée par les Patriotes, au moment où elle cherchait à émigrer en Suisse, pour fuir la Terreur. Sa monture, un âne, aurait roulé dans le ravin, et serait tombée dans le torrent. Il est même parfois question d'un carrosse, dont on imagine mal le passage dans un pareil sentier..

Les avis sont divers sur le sort réservé à la dame. Les uns veulent qu'elle ait été conduite à Lyon, au Tribunal Révolutionnaire. D'autres disent qu'elle et sa servante ont suivi le sort du bourricot. D'autres encore placent plus haut dans la vallée le lieu de l'arrestation, suivie d'exécution immédiate. Il se mêle à cette histoire des allusions à un coffret de diamants et à un viol, ce qui ferait plutôt penser à du brigandage. De toutes façons, il est difficile, en l'absence de tout document écrit, de se faire une idée de ce qui a pu se passer... ou ne pas se passer aux environs du saut de l'Ane.

La géologie réserve heureusement des conclusions autrement sûres et précises, et c'est sur cette note optimiste et philosophique, que nous terminerons cet article. L'an prochain, nous continuerons à descendre la Semine, en visitant au passage une quinzaine d'autres cavités.